

SYNDICAT DES PLANTEURS DU KONTOUM

Syndicat des planteurs du Kontoum
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 12 septembre 1926)

On n'attache pas assez d'importance au véritable rush qui se produit depuis quelque temps vers la région du Kontum. Les personnes qui ont eu l'occasion de visiter depuis peu le plateau de Pleiku sont toutes d'accord cependant sur les immenses possibilités que laisse à l'agriculture cette région de terres rouges d'excellente qualité.

Depuis un peu plus d'un an, un nombre considérable d'entreprises importantes ont été créées dans le but d'exploiter cette région de Pleiku. Citons : la Société des Thés de l'Indochine, la Société agricole du Kontum, la [Compagnie agricole des thés et cafés du Kontum](#), la Société anonyme des Plantations de Ky Té (Kontum), etc.

Entre ces entreprises diverses, appartenant à des groupes différents, manquait une sérieuse entente professionnelle de nature à défendre les gros intérêts engagés dans la région. Cette entente est maintenant un fait accompli, puisque vient de se fonder le Syndicat des planteurs du Kontum.

Au cours de l'assemblée constitutive de ce Syndicat, qui a eu lieu le 12 août à Saïgon, les membres fondateurs ont procédé à la constitution de leur bureau ; ce dernier a été ainsi formé : président, M. Joubert, l'actif agent général de la S.I.C.A.F., représentant la [Société agricole du Kontum](#) ; vice-président, M. le lieutenant-colonel Sée, planteur au Kontum ; trésorier, la [Société des Thés de l'Indochine](#).

À noter parmi les membres fondateurs : la [Société agricole et d'élevage de Pleiku](#) ; M. Ch. Beyssac, administrateur délégué de la [Société des Plantations de Ky-Té](#) ; M. Bouquet¹, etc.

Le siège social a été fixé à Saïgon, la majorité des planteurs du Kontum étant cochinchinois ; de plus, un délégué sera désigné pour Pleiku ; nous ne voyons guère, sur place, que M. Allard, ingénieur agricole français, pour remplir ces délicates fonctions de liaison avec l'Administration.

Parmi les desiderata qui ont été exprimés par les fondateurs du Syndicat, il faut noter : la question de la main-d'œuvre, celle, très importante, des routes, l'organisation des services de la Poste et du Trésor.

Pleine d'ardeur, *l'Opinion* du 13 août parlait même de la « transformation en ville moderne » de Plei-Kou. C'est peut être aller un peu vite en besogne, et la création dans la bourgade de Plei-Kou de quelques puits d'eau potable et d'un bungalow convenable semblerait la mesure la plus urgente à prendre.

À notre avis, le plus important maintenant est de perfectionner les routes d'accès au plateau du Kontum, afin qu'elles soient aisément praticables en toutes saisons, et permettent la montée facile tant de coolies en grand nombre que de tout ce qui est nécessaire dans un pays absolument neuf.

L'Indochine financière.

CAFÉ

¹ Probablement Raymond Bouquet, des [Comptoirs indochinois](#).

(*La Dépêche d'Indochine*, 13 juin 1928)

Il y a plus de plantations de café au Kontum que d'exploitations de thé. Par contre, ces dernières occupent de très vastes superficies ; elles ont été prévues pour alimenter les usines à construire dont le prix élevé exige la préparation journalière d'un grosse quantité de feuilles de thé. La plantation de café a eu les faveurs des concessions moins importantes.

Cette préférence s'explique. Il n'y avait pas de grandes cultures de thé en Indochine. On admet généralement que cette nianté exige des spécialistes qu'il faut aller chercher à l'étranger et payer en conséquence. Pour le café, la vente du produit est plus facile et sa préparation peut être assurée à l'aide d'un matériel restreint ; enfin, on estimait établie la technique de la culture du café par les caférières existant au Tonkin. On pensait avoir à copier ce qui a réussi dans la circonscription voisine non à être à se trouver dans l'obligation de procéder à des essais.

À l'usage, les procédés qui ont fait la fortune des planteurs de café tonkinois ont été reconnus inapplicables ou ont fait faillite.

Certains planteurs, tels les frères [Borel](#), estiment que les cafériers doivent être fumés à raison de 10 à 11 kg.par pied et par an.

Pour disposer de l'engrais nécessaire à une exploitation agricole industrielle, il faudrait un cheptel considérable dont la nourriture nécessiterait la mise en pâture d'une surface immense de terrain. Au Kontum, on a dû renoncer à l'engrais animal impossible à créer en pareille quantité pour le remplacer par l'engrais végétal. Dans ce but, on a planté des légumineuses.

Le choix s'est presque uniquement fixé sur la crotellaire. On lui assignait un rôle multiple : engrasser la terre, conserver l'humidité. servir de coupe-vent et d'ombrelle aux jeunes plants.

La crotellaire a eu sa vogue. Elle a peu, très peu duré. Cette plante a bien rendu les services qu'on en attendait d'elle, sauf un, le plus important : au lieu de maintenir l'humidité du sol, elle l'absorbe à son profit. On l'accuse d'avoir fait mourir de soif les plants au lieu d'assurer leur ration d'eau. Cette opinion est maintenant généralement admise au Kontum ; on arrache les crotellaires avec une hâte plus grande qu'on a mis à les planter.

Le régime sec ne convient pas aux cafériers. Il leur faut de l'eau. Le vent est un autre ennemi bien dangereux, on s'en est aperçu à Pleiku.

L'année dernière a été particulièrement sèche, les cafériers repiqués en pleine terre n'ont pas, dans la majeure partie des plantations, résisté au manque d'eau.

Pour certains exploitants, la perte s'avérait très grave et sans que l'on eût de remède efficace à opposer à l'échec constaté. Les plants avaient perdu toutes leurs feuilles, la mort semblait avoir envahi le tronc, et les branches des arbustes desséchés se brisaient avec un bruit sec sous le moindre heurt. Dans quelques exploitations, on avait commencé à arracher ce que l'on considérait comme du bois mort ; la pluie fit prématurément son apparition. les planteurs stupéfaits virent leurs jardins plantés de balais de bouleau s'émouvoir sous les gouttelettes vivifiantes. Les cafériers n'étaient pas morts ; en quelques jours, des bourgeons apparurent, les feuilles repoussèrent. Un grand nombre de plants ont repris.

Après la consternation, c'est la joie. On voulait tout arracher pour tenter autre chose, on ne parle plus que d'extension, de doubler le nombre des plants confiés au sol. La prudence commanderait cependant d'attendre, de voir s'il ne surgira pas d'autres causes d'échec, mais la foi est réapparue, la certitude de la réussite fait perdre toute prudence, anime les plus entreprenants qui étaient aussi les plus découragés.

*
* * *

Le contraste est frappant. Dans les plantations de thé bien que, jusqu'à présent, il n'y ait pas eu d'avertissement aussi sévère que celui enregistré sur les caférières et que les espérances initiales n'aient pas été déçues, les dirigeants veulent voir venir avant de s'engager à fond, lorsqu'ils récolteront, auront vendu leurs produits, connaîtront les bénéfices, ils feront de l'extension. Pour le moment, ils réservent l'avenir.

Rien de semblable pour la plante rivale. On s'étend autant que le permet la main-d'œuvre, une des exploitations les plus éprouvées par la sécheresse défriche en ce moment 144 hectares pour y repiquer les plants de sa pépinière.

Cet enthousiasme, le voyageur ne peut le partager ; il lui apparaît dangereux. Surtout lorsqu'il serre la question de plus près et se rend compte que le café d'excellente qualité récolté au Kontum provient de plants placés dans des conditions particulières.

Avez-vous vu les cafériers au père Cauron² ? C'est la question qui vous est posée lorsque, timidement, vous émettez quelques doutes sur l'avenir des plantations de café ? Je n'ai pas vu les cafériers de la mission ; j'en ai beaucoup entendu parler et je sais qu'il a été créé dans une vallée, sous la protection de la forêt que l'on a respectée des caférières d'une taille et d'un rapport peu communs.

Je sais aussi que, dans le jardin du délégué de Pleiku, il existe des cafériers de 7, 8, 10 et même 15 ans, m'a-t-on dit. Là aussi je constate qu'ils ont la protection de grands arbres contre le vent et le soleil.

J'ai vu une autre plantation, une des rares exploitations sur laquelle on récolte actuellement la fève parfumée. Elle appartient à M. Desloges, les arbres ont trois et quatre ans, ce sont des arabica, ils sont vigoureux mais irréguliers, il en reste 4 ou 5.000, il en avait été planté beaucoup plus.

On m'a montré, chez les frères Allard, quelques « rescapés » de la saison sèche de l'an dernier. Ils sont superbes et paraissent en excellent état. Chez un de leurs voisins, un cafier, marqué bon à arracher en janvier dernier, portait 700 grammes de cerises quelques mois après.

Ce sont là des constatations d'apparence rassurante. Je souligne d'apparence, car de certitude, on n'en peut avoir ou, du moins, ce que l'on sait ferait naître plus de craintes que d'espérances.

Il existe à Ban-Méthuot un ingénieur agronome, M. Halto [sic], installé dans la région depuis une dizaine d'années. Après avoir défriché, il a planté des cafés en pleine terre, les arbres ont poussé, il a récolté des cerises bien conformées ; arrivés à la septième année, les cafériers ont périclité, ils sont maintenant rachitiques, malingres, leur propriétaire les juge bons à arracher.

Le même fait s'est produit pour les plantations de café entreprises sur les hauts plateaux de l'Emyrne. Les cafériers se développaient vite et bien, l'arbre produisait à quatre ans. Deux ou trois années après, il mourait. On a donné plusieurs explications de cet insuccès ; j'en ai retenu une : la racine pivotante du café, arrivée à une certaine profondeur, ne trouvait plus l'humidité nécessaire à la vie de l'arbre.

Ce qui est flagrant, c'est que les pépinières, toutes les pépinières sans exception, établies au creux des vallons, au bas des pentes, là où le terrain est le plus riche, l'humidité naturelle constante ou entretenue par des canaux, sont splendides. Pas un manquant, tous les sujets sont vigoureux, solides, d'un beau vert.

Que deviennent-ils, hélas ! quand on les arrache du terreau pour les transplanter dans la terre du plateau où ils doivent subsister ? J'ai parcouru trois jardins à proximité de la route qui mène de Pleiku à Kontum. On a multiplié les précautions pour préserver du vent et de l'ardeur du soleil les frêles cafériers. L'un a dressé une espèce de tente formée de deux petits plateaux en paillote réunis par le sommet. L'autre a dressé des

² Révérend père Claude Corrompt.

huttes coniques de 0 m. 30 à 0 m .40 de haut ; un troisième a vu plus grand, il a couvert 5.000 plants d'un chapeau de paillote de 1 m. 50— on dirait une vaste ruche.

La ruche trop fréquemment est sans abeille ! La jolie brindille verte de la pépinière n'a pu se plier à l'existence de la plante de pleine terre. Les unes sont mortes ; chose plus triste, à côté, les autres agonisent, les feuilles pendent comme découragées, les insectes les ont dévorées en partie, on sent qu'elles renoncent à vivre.

De ce qui précède, il ne faut pas conclure que les terres du Kontum et du Darlac sont improches à la culture du café. J'ai voulu simplement donner un aperçu des résultats acquis. Toute personne de bonne foi reconnaîtra que les terres rouges, les fameuses terres rouges, n'ont pas réalisé les trop mirifiques espérances que l'on avait mises en elles.

On a beaucoup travaillé, dépensé encore plus, il fallait aller vite, devancer le voisin, créer des pépinières, repiquer, replanter, couvrir la concession de cafériers. Quelques uns étaient des techniciens, ils ont employé les méthodes connues, ayant fait leurs preuves sous d'autres latitudes. Les autres les ont imités ou se sont basés sur des indications venant des planteurs tonkinois.

Tous ont cherché leur voie. Celle qui mène à la réussite n'est pas encore trouvée.

Le caoutchouc ayant réussi admirablement dans les terres rouges de Cochinchine, on a attribué à ces terrains une vertu qu'ils ne peuvent avoir. La richesse du sol a hypnotisé les pionniers du Kontum et du Darlac, ils ont négligé les autres facteurs essentiels à la réussite des plantations : l'altitude, la quantité de pluie, le nombre d'heures de soleil, la direction du vent.

On croyait n'avoir qu'à planter, la récolte suivrait, cet espoir a été déçu. En matière de culture, de plantation, les règles s'établissent lentement ; on ne les crée pas, elles se dégagent peu à peu des faits, de l'expérience. On ne naît pas planteur, on le devient.

.....
